

UNE

Visite au dey d'Alger.

Je désirais beaucoup de voir Hussein-Pacha; et je dois dire que dans ce désir il n'entraît rien d'une certaine espèce de curiosité offensante pour la personne qui en est l'objet, et dont le dey d'Alger n'a déjà été que trop victime depuis qu'il est à Paris.

Je ne voulais pas me donner le spectacle d'un souverain tombé du trône, et aller auprès de lui pour jouir en moi-même d'une haute disgrâce qui, au dire de quelques philosophes (et je crois bien deviner leurs raisons), nous venge des longues et injustes préférences de la fortune : ce plaisir barbare ne m'a jamais affriolé. J'ai vu un pape, un empereur, dix ou douze rois, grands ou petits, et je ne sais combien de princes déchus ; jamais je n'ai pu trouver un sourire dans mon cœur pour faire insulte à leur misère, au profit d'un sentiment méprisable, ma vanité d'homme du peuple. Vous êtes-vous arrêté quelquefois, au Jardin des Plantes, devant les cages où pleurent les lions?...

✓ Bien des contes bizarres ceurent sur l'ancien dey d'Alger. Avant

l'expédition d'Afrique, à la côte de Sidi-Ferruch, depuis la prise de la Cassaba, et surtout pendant la semaine qui vient de finir, mille traditions absurdes m'avaient été rapportées qui tenaient à faire de Hussein un sot barbare, un bourreau inepte. Je n'arrangeais pas du tout dans ma tête cette idée de stupidité avec celle d'un pouvoir conquis dans des circonstances difficiles; il y avait là une énigme que je voulais comprendre. Il fallait pour cela visiter le pacha, causer longuement avec lui; c'est ce qu'il m'a été permis de faire, par l'obligeante intervention de M. Ernest André, jeune négociant appartenant à la respectable maison André et Cottier.

M. André, à qui Hussein a été recommandé, et que le dey a pris en grande amitié, a bien voulu se charger d'être mon introducteur; il m'a fait l'honneur de me présenter au pacha, mercredi dernier, à une heure après midi.

Cette entrevue je veux vous la raconter.

De ceci, je pourrais peut-être, comme un autre, faire un petit roman à peu près poétique, où l'imagination de l'écrivain se donnerait carrière pour inventer des détails et les revêtir d'un faux vernis oriental, propre à séduire ceux qu'a trompés si aisément le brillant mensonge d'un moyen âge récemment inventé; n'ayez pas peur, je m'en garderai bien. Je dirai, aussi simplement que je pourrai, ce que j'ai vu et entendu pendant les cinq quarts d'heure qu'a duré l'audience; et tant pis pour moi, vraiment, si cette narration véridique n'a pas l'intérêt et le charme de la plus jolie composition romanesque.

On assurait dans tous les salons que le pacha d'Alger était arrivé à Paris accompagné de ses femmes et d'un nombreux domestique; ses femmes sont restées à Livourne, et, pour toute maison, il a deux Turcs et trois Européens. Un palais n'eût pas été trop grand pour loger le dey qu'on disait, avec un harem et une cour; il habite un appartement au premier étage, dans un modeste hôtel, rue de..... Je me suis arrêté à temps. Je n'écrirai pas ici l'adresse du dey d'Alger; assez d'importuns l'ont découverte, et je serai heureux si mon silence lui épargne l'ennui d'une seule de ces nom-

breuses lettres qu'il reçoit, plus étranges, plus incompréhensibles pour lui les unes que les autres.

L'indiscrétion à laquelle il est en butte, à toutes les heures du jour, le préoccupait quand nous sommes arrivés chez lui; cependant il ne paraissait pas de mauvaise humeur. Il nous reçut avec une politesse cordiale. Il était venu à notre rencontre jusqu'à sa salle à manger. C'est là qu'il nous fit les complimens d'usage; il nous conduisit ensuite dans le salon, où nous nous assîmes tous, Hussein sur un canapé, le pied gauche sous la cuisse droite, suivant la coutume de l'Orient, nous sur des fauteuils.

Avant que la conversation prît le cours qu'elle devait avoir, M. Jouannin, interprète des langues orientales, et qui remplit auprès du pacha les fonctions de drogman, avec une bonne grâce et une complaisance dont, pour ma part, je suis on ne peut plus reconnaissant, me parla de la contrariété qu'éprouvait Hussein pour ce qui lui arrivait.

« Des demandes de toutes les espèces, faites par des spéculateurs du plus bas étage, viennent en foule, me dit-il, assaillir ce pauvre homme, qu'elles humilient. On l'accable de prévenances impolies; on le traite comme un baladin; chacun veut gagner de l'argent à l'abri de son nom mis sur une affiche. On pousse même les choses plus loin. Croiriez-vous qu'une assemblée de femmes..... (M. Jouannin ne les désigna que par un sourire; il aurait pu me dire leur nom en arabe; car c'est par hasard un des trois ou quatre mots de cette langue que je sais, pour les avoir beaucoup ouï répéter aux soldats pendant la traversée de Toulon à Torre-Chica) croiriez-vous qu'une assemblée de femmes, qui donnaient hier une fête de nuit, ont eu l'impertinence d'envoyer des billets au dey, en le priant d'honorer de sa présence leur réunion impudique? Hussein a déchiré l'invitation avec mépris, en disant que sans doute ces dames avaient eu la pensée d'ouvrir un concours de coquetterie et de séductions dont il serait le juge; que quelques-unes peut-être avaient rêvé l'honneur de devenir sultanes; mais qu'il fallait couper court à de si nobles ambitions. Un

placet d'une toute autre nature est arrivé au pacha. Un jeune homme qui avait perdu de l'argent au jeu..... »

Je n'ai pas su la fin de cette histoire; un incident nous a dérangé. Il s'agissait d'une voiture et de chevaux qui ne convenaient pas au dey, et qu'un loueur de carrosses lui envoyait pour son service, par erreur ou autrement. Sans se fâcher, mais avec persévérance, Hussein a réclamé l'exécution du marché passé avec le loueur; il a demandé que les chevaux et la voiture dont il s'était servi la veille, et qui l'avaient contenté, lui fussent donnés à l'avenir. « On me doit cela, puisque j'ai payé cela, a-t-il dit. D'ailleurs pourquoi me refuser cet équipage, s'il me plaît? » Puis s'adressant à M. André: « *Andréa*, si je vous demandais votre voiture, est-ce que vous ne me la prêteriez pas? » Il fut convenu que, pour jeudi, M. André arrangerait cette affaire, qui tenait au cœur du pacha, non à cause de son importance, mais parce qu'il ne veut pas qu'on se joue de sa bonne foi. On n'en parla plus.

Hussein se plaignit alors à moi, mais sans amertume, des plaisanteries et des folles inventions qu'on imprime sur son compte dans les journaux. « Ces travestissemens ne m'offensent pas; ce sont des misères; mais ils m'étonnent de la part d'hommes qui doivent être les plus distingués d'une nation qu'on m'a dit si polie. Comment n'a-t-on pas quelques égards pour un vieillard, pour un homme qui fut ce que j'étais, et surtout qui est ce que je suis maintenant? » Ces paroles furent accompagnées d'un sourire naïf et digne tout à la fois.

Je pensais à consoler le dey de ce petit chagrin, en lui disant que dans notre pays la caricature et la moquerie sont presque de droit public, et que le droit des gens ne peut en être blessé sérieusement; qu'ils n'épargnent personne, rois détrônés et rois régnans; que les intentions, les faits, les gestes, les discours de tout ce qui a ou qui eut dignité et autorité quelconque, sont soumis à ce contrôle de l'esprit satirique et de l'esprit de parti; je n'en eus pas le temps: quelques paroles qu'il adressa à M. Jouannin, et que celui-ci me traduisit aussitôt, m'empêchèrent d'expliquer au pa-

cha cette tendance, ordinairement sans intention malveillante, de nos critiques de profession.

« Le pacha vous parle de cela, dit M. Jouannin, à propos du dîner chez M. Casimir Périer, qu'on a si ridiculement raconté dans plusieurs feuilles publiques. Il me charge de vous instruire de ce qui s'est passé en réalité, et le voici :

» Dans la visite que le dey fit à monsieur le président du conseil des ministres, M. Périer me demanda si Hussein accepterait une invitation à dîner pour un des jours suivans. Hussein accepta avec empressement. On me questionna sur ses habitudes, qui lui imposaient peut-être un régime particulier. Je dis qu'Hussein ne répugnait point du tout à la cuisine européenne; qu'il est un mets pourtant dont il mange avec plus de plaisir que de beaucoup d'autres : la poule au riz (*pilau*). On lui en servira volontiers, me répondit-on; mais il faudra que vous ayez la bonté de donner sur cette préparation quelques renseignemens au cuisinier. Je repris que le dey avait parmi les gens de sa suite un homme qui montrerait au chef de cuisine à faire le pilau; qu'il y avait d'ailleurs une première opération indispensable dont cet homme était chargé, c'est de tuer les poules que mange Hussein, parce que la loi à laquelle il obéit en vrai croyant lui défend de manger d'un animal qui a eu le col tranché par un autre qu'un musulman. Cela ne parut étonnant à personne. Le matin du jour où le dîner devait avoir lieu, j'allai au ministère pour m'assurer que les choses se passeraient ainsi que le pacha le désirait. Mustapha, que vous voyez là, debout contre la porte, tua les poules qu'on destinait au repas de Hussein; elles furent apprêtées, et le soir le dey trouva son pilau accommodé comme à l'ordinaire. Il ne se contenta pas de manger de la poule au riz; il se fit servir des légumes, de la salade, des hors-d'œuvre, des sucreries; il ne s'abstint que des viandes piquées de lard, auxquelles ses habitudes religieuses lui défendent de toucher. Voilà toute l'histoire des poules, qu'on a traduite en quolibets, pour se moquer d'un étranger. »

Hussein témoigna après ce récit qu'il serait bien aise que je rectifiasse ce fait dénaturé à plaisir. Je le lui promis.

« Une chose qui a contrarié beaucoup le dey, c'est cette affaire du portrait fait à l'Opéra par un jeune peintre.

— En effet, j'ai remarqué que lorsque M. Lepaulle dessinait, de l'amphithéâtre, les traits du pacha, Hussein, ayant regardé, par hasard, du côté où travaillait l'artiste, s'aperçut qu'on reproduisait sa figure sur le papier et se leva subitement pour se mettre dans le fond de sa loge. Il avait l'air irrité.

— Oui, il l'était. Pour éviter cette scène, qui, au surplus, comme vous l'avez vu, n'a rien eu de violent, je faisais depuis long-temps de gros yeux au dessinateur; il ne les a pas remarqués. Je pense, et Hussein, qui sait que nous nous occupons de cette circonstance, pense aussi que vous ne trouverez pas qu'il ait eu tort de manifester un peu d'impatience à ce sujet. Vous savez quels sont les préjugés des Turcs sur la représentation des êtres humains; et puis le pacha n'allait pas à l'Opéra pour se faire voir comme quelque chose de curieux, il y était pour jouir de l'ensemble du spectacle, comme un autre homme.

— Le pacha fit, selon moi, en se retirant hors de la portée du crayon, une chose de fort bon goût. Cependant dites-lui bien qu'il ne doit point tirer une conséquence défavorable à M. Lepaulle de cette espèce d'indiscrétion. Le dey ne sait pas ce que c'est qu'un artiste, amoureux du pittoresque, à l'affût des beaux caractères de têtes, étudiant toutes les natures, saisissant avec enthousiasme un trait ici et un autre ailleurs pour se composer un ensemble qui sortira un jour de son pinceau au gré de sa fantaisie du moment; vous le savez, vous, monsieur, apprenez-le-lui; et le souvenir qu'il a gardé de cette action qu'il regarde comme incivile, et peut-être comme une violence volontaire faite à ses idées, s'évanouira tout-à-fait. »

M. Jouannin traduisait quelques-unes des ces paroles à Hussein-Pacha, qui sourit avec bonhomie. Puisque nous en étions sur le chapitre de l'Opéra, je lui demandai si le grand empressement qu'on avait mis à le regarder lui avait été désagréable. Il me répondit que non, et qu'il lui avait paru très-naturel. « Les Français sont curieux ! ajouta-t-il.

— Oui, ils aiment à voir, à comparer, à apprendre. Un costume étranger, des habitudes nouvelles nous frappent par leurs différences avec les nôtres. Je dois avouer que le jour où vous vous trouviez à l'Opéra, en même temps que don Pédro et l'impératrice du Brésil, votre costume ne fut peut-être pas la seule chose qu'on aimait à remarquer en vous.

— Je comprends très-bien ce qu'on cherchait à voir dans la personne de don Pédro et dans la mienne. C'est tout simple. Le hasard de la rencontre dut paraître singulier. »

Hussein dit ces mots sans affectation de philosophie comme sans apparence de chagrin. Je craignis cependant de laisser trop longtemps l'entretien sur ce sujet qui pouvait lui déplaire; j'aurais été désolé de dire quelque chose dont il dût être blessé, et de reconnaître par une impertinente inadvertence la bonté de son accueil. Il me sauva la difficulté de la transition en revenant sur son costume.

« Ce n'est pas merveille que mon habit, me dit-il; je suis toujours comme me voilà. Quand j'étais gouverneur, il fallait aux jours de cérémonie mettre des choses plus brillantes, cela m'ennuyait. L'homme ne vaut pas par son costume orné de pierres et d'or. J'ai les goûts simples comme vous voyez. »

En effet, Hussein était habillé très-simplement à l'Opéra; nos dames ne l'ont pas trouvé assez magnifiquement paré pour un Turc qu'on dit riche de plusieurs millions. Il était dans sa loge comme

je l'ai vu à son hôtel; il avait seulement un poignard enrichi de diamans, qui manquait mercredi à sa ceinture, et dont il ne se charge pas chez lui, afin d'être plus à son aise. Il n'y a pas un de nos tragédiens de province qui voulût acheter le costume du dey d'Alger pour représenter Orsmane ou Othello; ils le trouveraient trop mesquin. A peine y a-t-il une ou deux onces d'or aux broderies qui accompagnent l'agrafe de sa veste de dessus et aux poches de cette veste. La partie principale de son vêtement, sa veste à manches et ce que nous nommons peut-être à tort le *bombey*, sont, ainsi que sa large culotte, en étoffe de coton blanc. Les broderies y sont en tresses de coton ou de soie, de la même couleur. La veste qui recouvre tout le reste est d'un drap vert très-fin, d'une nuance claire, et chargée de peu d'ornemens, verts comme le drap. Un châle et une calotte rouges composent son turban, qui n'est pas d'un gros volume. Une pièce d'étoffe, qui m'a semblé être d'un lin assez fin, et qui est à carreaux rouges et roses, comme certaines toiles de Rouen, lui sert de ceinture. Ses pantoufles sont aussi peu recherchées que tout le reste du costume. Ses bijoux consistent en un fort beau rubis, qu'il porte au petit doigt de la main gauche, et en une tabatière d'or assez grande, plate, ciselée finement, et ornée, sur le couvercle, de diamans ajustés en arabesques, peut-être aussi en caractères d'écriture; je n'ai pas examiné le bijou d'assez près pour m'assurer de ces détails. Cette tabatière était posée sur le canapé, à côté du pacha et près d'une écritoire de la forme usitée dans tout le Levant, dont Hussein se sert quand il veut prendre quelques notes; car il s'occupe assez souvent à écrire. Quand le dey a voulu prendre du tabac, ce qui est arrivé trois ou quatre fois pendant notre visite, il s'est servi lui-même; puis il a tendu sa tabatière à Mustapha, qui est venu la présenter ouverte à chacun de nous.

Ce n'est pas le seul service que nous ait rendu Mustapha; il nous a apporté le café. Un mot sur ce serviteur fidèle du pacha (1) et

(1) Le dey a un autre officier à sa suite; c'est un Maure, né à six journées de marche d'Alger. Il est depuis très-long-temps à son service. Hussein a pour cet

sur la manière dont il a présenté l'excellent moka que nous avons bu. Mustapha paraît être un homme de trente-cinq à trente-six ans; il est grand, peu basané, vêtu à peu près comme son maître. Sa tête est belle; ses yeux, noirs et brillans, sont enfoncés sous la voûte frontale, que bordent deux gros sourcils noirs. Il ne porte pas la barbe longue; il n'a qu'une large moustache à la lèvre supérieure. J'ai remarqué qu'il a de fort belles mains. Les mains de Hussein sont belles aussi; elles ont le caractère de la force. Mustapha est resté debout pendant toute l'audience, à l'entrée de la chambre et en dedans. Les mains croisées l'une sur l'autre au-dessous de sa ceinture, la tête un peu inclinée en avant, attentif aux moindres paroles, au moindre signe de son seigneur, il a écouté toute la conversation sans paraître y prendre aucun intérêt. Nous avons ri quelquefois: Mustapha n'a pas ri, lui; il est resté dans sa gravité esclave. Ce n'est pas sur un plateau que Mustapha nous a apporté le café. Nous étions quatre: quatre fois il est allé dans l'antichambre chercher une tasse. La première a été présentée au pacha, la seconde à M. Jouannin, qui a eu la bonté de me l'offrir. Ces tasses sont de petits vases d'une jolie porcelaine; elles entrent dans un pied de métal, comme l'œuf dans un coquetier. La base de cette petite coupe est un socle semblable à celui des urnes antiques et d'une proportion très-exiguë. C'est par cet étroit support que Mustapha apporte la tasse; il la tient très-adroitement entre le pouce et le premier doigt.

Pendant que nous prenions le café (et je dis en passant que, pour nous faire honneur, Hussein attendit pour porter la tasse à sa bouche que ses hôtes fussent servis), la conversation continuait. Ce qu'il venait de me dire sur la simplicité de ses goûts me conduisit à lui demander s'il n'avait pas été un peu étonné, en allant voir le roi des Français, de trouver chez le chef d'une nation, florissante par les arts et le développement de son immense industrie,

Arabe une véritable amitié; il le considère à ce point qu'il cause souvent avec lui et lui permet de s'asseoir en sa présence. En France, dans la domesticité, il n'y a aucune position, aucune fonction, qui répondent à celles qu'occupent Mustapha et son compagnon auprès du pacha.

si peu de faste et d'appareil. Il me répondit : « C'est comme cela qu'un roi doit être, et le vôtre est très-bien. — On a répandu dans le monde, lui dis-je ensuite, que vous n'aviez pas été très-content de la réception que vous a faite Louis-Philippe. » Aussitôt que cette phrase lui eut été redite par son drogman, Hussein prit vivement la parole, en mettant plusieurs fois la main sur son cœur. Dans ce moment, sa figure, que j'étudiais avec attention, était fort animée. Il paraissait pénétré d'une soudaine tristesse. Je vis qu'on m'avait trompé. M. Jouannin, qui venait de recueillir sa réponse, me dit : « Je vais vous rendre mot pour mot les paroles du dey. » « Loin d'avoir à me plaindre de la réception que le roi des » Français a daigné me faire, je proclame que je suis pénétré de » ses bontés pour moi. Je n'oublierai de ma vie la manière bien- » veillante, honorable et grande dont j'ai été reçu par l'excellente » famille au milieu de laquelle je me suis assis ; j'en aurai une re- » connaissance éternelle. Jamais, dans l'Orient, personne ne se- » rait traité comme je l'ai été par le roi, la reine et leurs augustes » parens. Je le répète, je conserverai jusqu'à la mort le souvenir » de cette journée, qui m'a rempli de joie. »

Hussein est revenu plusieurs fois là-dessus pour me bien convaincre que la tradition répandue était fausse. Il m'a dit que la bienveillance paraissait être le caractère de toute la famille du roi ; que c'était une bonne chose. Je lui ai raconté alors que, contrairement aux anciens usages de la cour, le roi et ses enfans avaient des rapports immédiats et fréquens avec le peuple ; que, par exemple, le fils aîné de Louis-Philippe, celui à qui la constitution réserve l'héritage du trône, sert avec des bourgeois de son quartier dans une compagnie d'artilleurs de la garde nationale ; qu'il est simple cannonier ; que moi, homme de lettres sans illustration et sans fortune, j'ai l'honneur d'être son capitaine ; que la compagnie n'a, par conséquent, point été choisie pour les convenances du prince royal ; qu'elle est composée, comme toutes les compagnies de la garde nationale, de marchands, d'artistes, de chapeliers, de cordonniers, d'avocats, de médecins, et qu'avec chacun

de ces citoyens, dont le prince a voulu devenir le camarade, il est d'une politesse sans affectation et d'un naturel de bon goût qui lui ont concilié l'estime et l'affection de tous. Cette révélation d'un fait si étranger aux mœurs de l'Orient a frappé le dey, qui m'a répondu avec des paroles sentencieuses d'un roi, nommé je crois Ammon, qui vivait avant le commencement de la race musulmane. Ce roi disait : « L'homme élevé au-dessus des autres, s'il » est sans orgueil avec ses inférieurs, mérite bien de Dieu. Je » repousserais loin de moi mon frère s'il était superbe. Celui qui » monte trop par la vanité, Dieu le fait descendre ; celui qui est » humble, Dieu le fait monter. »

« Cette dernière parole, dis-je à Hussein, est dans notre Évangile. — Oui, elle est une des plus vieilles et des plus belles traditions orientales, et l'Évangile est tout oriental. »

Le pacha était allé mardi au théâtre de la Porte-Saint-Martin où il avait désiré qu'on lui montrât *Napoléon* ; je lui ai demandé si cette représentation lui avait fait plaisir ; s'il avait reconnu le Bonaparte qu'il connaissait par les récits qui courent l'Orient et par ce qu'il a dû en apprendre par tous les écrits de l'Europe. « Je l'ai trouvé très-ressemblant, m'a-t-il dit ; cela m'a fait plaisir ; mais je ne l'ai pas vu assez long-temps. C'est surtout à Sainte-Hélène que j'aurais voulu le voir. Quand j'ai cru que nous y allions, on m'a montré quelque chose qui n'était plus de ce sujet. J'ai regretté beaucoup Sainte-Hélène. » Je m'attendis à des réflexions sur Napoléon ; le dey n'en a fait aucune. La crainte de l'importuner et de fatiguer M. Jouannin, qui était pour moi d'une complaisance extrême, m'a empêché de provoquer l'opinion de Hussein sur le héros dont le nom poétique se mêle aujourd'hui aux récits des Arabes aussi bien qu'à ceux des paysans français.

Hussein n'a pas très-bien compris *Marion de Lorme*, quelque soin qu'on ait mis à lui expliquer cette pièce. Des mœurs si différentes de celles de l'Europe moderne, qu'il a déjà un peu étudiées ; des costumes qui ne ressemblent en rien aux nôtres, auxquels il est

accoutumé maintenant ; des pensées qui ne trouvent que peu d'analogues parmi les siennes , l'ont à ce qu'il paraît complètement dérouté. Il y a cependant des choses qu'il a saisies avec vivacité. La tyrannie de Richelieu sur l'esprit de Louis XIII lui a fait dire : « C'est encore une preuve qu'il faut qu'un souverain soit ferme. » Louis XIII lui a paru misérable. L'étrange vertu de Marion qui se livre à un juge luxurieux pour sauver son amant est restée une chose absolument inintelligible pour le pacha , aussi bien que la passion de Didier. Il a été beaucoup plus à son aise à l'Opéra , où *le Philtre* l'a amusé. Je l'avais vu rire à de certaines scènes , et j'ai su que cette gaieté avait été bien franche , surtout quand il a entendu Guillaume se désoler parce qu'il ne peut parvenir à se faire aimer de Thérésine , et parce que toutes les filles dont il implore l'amour le repoussent en se moquant de lui. La salle brillante et riche , le gaz des candélabres qu'on a allumés en sa présence et qu'il s'est fait expliquer depuis , les décorations de la scène représentant si bien la végétation et les habitations de nos contrées , lui ont fait plaisir. Je ne sais ce qu'il a dit de nos danseuses.

Il est un sujet que je n'abordais qu'avec des ménagemens qui me semblaient nécessaires : c'est celui de la guerre d'Alger. Je demandai d'abord à M. Jouannin si je pouvais faire au dey quelques questions sur la défense du pays où il commandait. Hussein y consentit volontiers. Je lui dis : « J'ai fait le commencement de la campagne d'Alger ; j'étais sur un des bâtimens qui ont abordé les premiers l'Afrique , et qui , les premiers , devaient tenter le débarquement. Arrivé dans la baie de Sidi-Ferruch , j'ai cru , comme toute l'armée , que le silence de vos batteries était une feinte de votre part , et que la nuit du 13 au 14 vous démasqueriez des canons cachés derrière les touffes d'arbousiers et de lauriers qui bordent la rade. Pourquoi n'aviez-vous pris aucune disposition pour nous foudroyer et retarder au moins notre débarquement ? Comment se fait-il que vous ayez laissé sans la hérissée de mortiers et de canons une plage qui , une fois conquise , nous livrait la route de la ville ? »

Pendant que l'interprète posait ma question au dey , je voyais

la figure du Turc devenir grave et presque mélancolique. J'avais peur d'avoir, malgré moi, laissé échapper quelques mots qui l'eussent affligé; je le dis tout de suite à M. Jouannin, qui me rassura. Hussein répondit; son geste était énergique; il n'y avait pourtant pas de colère dans sa parole, mais du dédain et de l'indignation. Il parla environ trois minutes sans être interrompu que par des syllabes, dont M. le drogman semblait accentuer son discours. Jamais je n'ai plus regretté mon ignorance des langues orientales, qui me privait de recevoir en original cette réponse remarquable, dont M. Jouannin me fit part aussitôt : « Il y a bien des choses à répondre à ce que vous me demandez; mais je me borne à ceci : tant que la guerre a duré, je n'ai jamais été instruit de ce qui se passait au-dehors de mon château; on m'a trompé. Le divan agissait sans moi, il me cachait toutes ses résolutions. Si la côte de Sidi-Ferruch n'a pas été défendue contre les Français, c'est que celui à qui j'avais confié le commandement de cette portion du territoire et de l'armée qui devait la défendre était un lâche. Malheureusement ce lâche est mon gendre!... Tenez, voici une pensée qui renferme toutes les miennes sur votre question : Cent lions commandés par un chakal, le plus lâche des animaux, seront vaincus; cent chakals, commandés par un lion, auront des chances pour vaincre. »

Le reste de sa réponse fut le développement de ces quatre phrases. Il me dit, entre autres choses, qu'il était entouré de trahisons; qu'on vint lui dire un jour qu'on ne défendrait pas Alger, parce que ce n'était pas aux Algériens que le roi de France en voulait, mais au dey. « Un homme fut assez lâche pour aller offrir à Bourmont ma tête; il rejeta avec une horreur loyale cette horrible proposition. » Le nom de M. de Bourmont sortit souvent de sa bouche; c'était la seule chose que je pouvais comprendre. M. Jouannin m'expliqua la pensée, plusieurs fois reproduite, où ce nom propre intervenait : « Bourmont, Bourmont, s'il n'avait pas été bien obéi, n'aurait pas pris Alger, n'est-ce pas? » A propos du gendre de Hussein, M. Jouannin me dit que le dey était tellement

irrité contre cet homme, que d'Alger à Naples il le tint toujours à une grande distance de sa personne ; qu'il ne lui adressa la première fois la parole que pour lui reprocher d'avoir méconnu ses avis et ses ordres. L'aga le paya de mauvaises paroles ; la querelle, au surplus, ne fut pas longue entre le gendre et le beau-père ; Hussein redoutait l'aga, qui est d'une taille et d'une force colossales, et qui était toujours armé pour poignarder le dey, si celui-ci faisait mine de vouloir se venger de la trahison dont il se plaignait.

Cette accusation de lâcheté portée par le pacha contre le séraskier de Sidi-Kalef me remit en mémoire une lettre trouvée sur le sable de Torre-Chica, le jour du débarquement, et qu'un des interprètes de l'armée montra à mon ami M. Rolland, et à moi. Je ne me souviens pas du commencement de cette épître ; je ne pus en dire que le sens à Hussein : « Ton maître te recommande de veiller au poste qu'il t'a remis. » La lettre finissait par cette phrase remarquable : « Sois brave, parce qu'il y a dans le ciel un dieu qui punit les lâches. » Le dey m'a demandé si cette pièce n'était pas signée Ibrahim. Je ne me rappelle pas la signature, j'ai également oublié la suscription. Ce petit monument existe sans doute entre les mains de l'interprète qui me l'a expliqué, en présence de M. Abaïbi, Algérien, interprète attaché à la brigade de M. le général Berthier de Sauvigny, et qui a, je crois, été chef d'escadron dans les mamelucks de la garde impériale.

Avant de prendre congé de Hussein-Pacha, je lui ai parlé de Bruat, dont je lui ai dit que j'étais l'ami intime. Il a souri quand il a entendu que je disais que cet officier m'avait entretenu en termes honorables du dey d'Alger. « Je n'ai rien fait pour lui cependant. — Vous avez fait beaucoup ; car vous pouviez faire décapiter lui et ses compagnons. — Et pourquoi ? Ils ont été bien malheureux ; soyez persuadé que ce n'est pas ma faute. Voici quelques circonstances qu'il est bon que vous sachiez. Aussitôt que j'appris le naufrage de vos bâtimens, j'envoyai des officiers pour protéger les Français contre les bédouins, race avec laquelle il n'y a pas traité possible, mais qui craint les Turcs et n'aurait pas osé faire du mal au chrétien que j'aurais ordonné de sauver. La fortune

voulut que de grandes pluies eussent enflé la rivière, à l'est d'Alger, qui se trouve par conséquent entre le lieu du naufrage et la ville. Mes officiers ne purent passer à gué le fleuve, et le retard qu'ils éprouvèrent dans leur mission fut cause de leurs plus grandes souffrances. Les habitans du pays tenaient à se défaire absolument des naufragés, parce qu'une frégate, venue sur la côte à la découverte des briks, ayant tiré des coups de canon, ils crurent que c'était une attaque, et ils regardèrent comme autant de guides dangereux pour le pays tous les Français qui étaient là. C'est le secret de leur fureur. » Je remerciai Hussein de cette explication et lui-dis que Bruat-m'avait raconté la même chose.

J'avais long-temps abusé de la complaisance du pacha. Il était deux heures et demie lorsque nous prîmes congé de lui. Je le remerciai de son audience et de tout ce qu'il avait bien voulu me dire. Il me salua de la tête et de la main, en prononçant cette formule de politesse usitée dans son pays : « Vous êtes le bien-venu. »

Dois-je terminer le récit de cette entrevue, qui m'a intéressé au dernier point, sans faire de Hussein-Pacha un portrait dont j'espère qu'il ne se fâchera pas? Le dey d'Alger est un vieillard d'une taille moyenne. Il est assez gros, et il a l'air encore très-vigoureux, quoiqu'il ait soixante-trois ans. Sa tête est forte et largement caractérisée. Une barbe longue, grise, aux reflets dorés, sur laquelle tombent, comme deux grandes parenthèses, des moustaches plus noires que le reste de cet ornement viril, ajoute à la beauté de sa figure. Ses yeux, qui sont doux, sont à moitié cachés par des lunettes ovales. Ces lunettes ont étonné quelques spectateurs de l'Opéra, qui ne comprennent pas un Turc avec des lunettes. Beaucoup d'habitans d'Alger et de plusieurs autres parties de l'empire sont obligés d'avoir recours à cet instrument, leur vue ayant à souffrir de la réverbération des maisons blanches, du pavé et du sable, frappés par un soleil ardent. Hussein n'est pas grave et impassible comme l'envoyé du bey de Tunis, qui est maintenant à Paris; il aime à rire et à conter. Il m'a semblé qu'il avait plus d'instruction que n'en ont d'ordinaire les Orientaux. Ses répliques sont vives et souvent spirituelles. Il a de la bonhomie, et je pourrais dire un

laisser-aller naïf qui le rend aimable. Ses manières sont douces et engageantes.

Il m'a dit qu'il venait passer quelque temps à Paris pour voir et étudier, et qu'il ne voulait pas faire comme ces voyageurs qui se pressent de courir partout, et finissent par ne rien retenir. On a dit que c'était un homme très-vulgaire; je n'en juge pas ainsi, tant s'en faut : il m'a paru au contraire fort distingué. La simplicité de ses habitudes, la douceur de son langage, sa gaieté facile, doivent rendre son commerce agréable. Je me souviens maintenant d'une petite scène qui prouve assez bien son bon naturel. M. André, voyant à côté du canapé une longue canne mince, à pommeau d'or et renfermant une épée, a demandé à qui elle appartient, Hussein, montrant sa barbe, a répondu : « C'est pour soutenir le vieillard. » Un instant après, M. André ayant présenté des billets de spectacle au pacha, celui-ci a dit en plaisantant : « Je ne veux pas accepter la politesse de M. André. » Mon introducteur a pris alors vivement la canne, et faisant mine de dégainer l'épée pour menacer le dey, Hussein s'est mis à rire aux éclats, en baissant la tête qu'il a couverte de ses deux bras, et se rendant il a dit : « Si vous vous y prenez de cette façon, il faut bien être votre obligé. » Cet enjouement d'enfant ne m'a pas semblé du tout ridicule dans un sexagénaire que j'avais vu, un peu auparavant, admirable de dignité et de noblesse sans apprêts.

J'ai lu quelque part que les cartes de visite du pacha Hussein portaient cette inscription : *M. Hussein, ex-dey d'Alger*; j'ai vu une de ces cartes; on y lit : HUSSEIN-PACHA, et au-dessous : DEY D'ALGER. Des mots arabes composent une troisième ligne, traduction littérale des deux premières.

Une chose qui paraîtra étonnante c'est que, dans ma conversation avec Hussein, il n'ait pas été dit un seul mot des femmes. J'avoue que j'ai tout-à-fait oublié ce chapitre. Je m'étais bien promis, d'ailleurs, de ne pas lui parler des siennes par discrétion. Quelqu'un m'a raconté que dans une maison où était le pacha, une dame lui demanda s'il regrettait Alger. A peine il eut entendu la question qu'il dit à son drogman : « Demandez à cette dame si

elle veut que je lui raconte une histoire. » La questionneuse se hâta d'accepter la proposition, et Hussein lui dit : « J'avais un rossignol que j'aimais beaucoup ; je lui donnais des soins ; je pensais qu'il avait tout-à-fait oublié l'Atlas. Un jour j'ouvris sa cage ; il s'en-vola vers la montagne et ne revint pas. » Je n'ai pas vérifié si l'anecdote est exacte ; mais s'il n'a pas dit ce joli petit apologue, il a très-bien pu le dire.

Je n'ai plus qu'un mot et je finis. Le bruit a couru qu'Hussein est venu à Paris pour traiter de son retour à Alger. Je n'ai pas cru pouvoir m'informer si cette rumeur est vraie. Je la crois fausse ; je suis persuadé que le pacha ne songe pas à jouer un rôle quelconque dans son ancien belick. Je suppose qu'il n'accepterait pas la fonction de lieutenant du roi des Français, après avoir été souverain ; ce dont je suis sûr, c'est que s'il reparaissait à Alger, en maître ou en délégué de la France, on lui couperait le cou.

A. JAL.